

# ENCORE

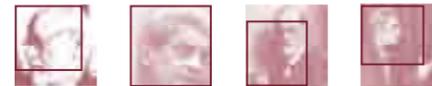
## la psychanalyse

Oct. 04

N° 7

Journal de l'Association Suisse Romande de l'Ecole Européenne de Psychanalyse

www.asreep.org



## Sous le signe du « chofar »<sup>1</sup>

### Sommaire

#### Editorial

Beatriz Premazzi

#### Congrès NLS

Lieve Billiet

Marco Mauas

Nelson Feldman

#### Juan Pablo Lucchelli

#### Contributions au discours

#### psychanalytique

Entretien avec Marie-Hélène

Brousse

#### Eclats

Gustavo Dessal

Dominique Texier

Beatriz Premazzi

Sylvain Froidevaux

#### Lectures critiques

Juan Pablo Lucchelli

#### Groupe d'Etudes Cliniques de Lausanne

dès janvier 2005

Présentations de malade  
Elaboration de la pratique  
Présentations théoriques

Philippe Lacadée  
Jacques Borie  
Guy Briole  
Juan Pablo Lucchelli  
François Ansermet

Renseignements détaillés en fin de journal

Nous voici, Encore une fois dans notre désir insistant de faire résonner le discours psychanalytique qui nous porte dans notre communauté de travail et dans le champ plus large de la santé mentale.

Nous inaugurons notre numéro avec les échos du congrès de la NLS (Nouvelle Ecole Lacanienne-New Lacanian School) qui s'est tenu à Genève les 8 et 9 mai 2004, et qui a réuni des psychanalystes venus de contrées aussi éloignées que l'Australie ou Israël, en passant par la Pologne, la Belgique (flamande et wallone), et bien d'autres. Ils étaient chez nous pour travailler sur la question « Comment se servir d'un psychanalyste? » (« How to make use of a psychanalyst? ») Si les langues de travail à la NLS sont l'anglais et le français, nous entendions dans le couloir de l'université où nous étions convoqués, de nombreuses langues qui témoignaient de ces courants migratoires que le XX<sup>ème</sup> siècle a vu se développer à une échelle inimaginable auparavant. Tant la technologie et la mondialisation aidant le désir si humain d'aller titiller son voisin, que les guerres, la misère et autres fléaux plus ou moins incarnés poussant les hommes à une errance sans lendemain. De ces nouvelles tribus recomposées dans un ailleurs pas toujours facile, notre communauté d'analystes aimerait se faire l'écho dans toute sa diversité splendide face aux harangues ravageuses du même (dont notre pays n'est pas exempt).

Quelques uns des exposés présentés à ce congrès et publiés dans nos pages rendent compte de la psychanalyse appliquée à la thérapie de nos collègues venus d'ailleurs, tels que Lieve Billiet de Belgique, et Marco Mauas, d'Israël; mais aussi de nos collègues genevois, Nelson Feldman et Juan Pablo Lucchelli, tous les deux praticiens aux Hôpitaux Universitaires de Genève.

Un long entretien avec Marie-Hélène Brousse (psychanalyste à Paris), alors présidente de l'Ecole Européenne de Psychanalyse, illustre bien par ses propos sur le cadre analytique et l'évaluation des pratiques, l'obsession du maître moderne à mettre des normes là où il est à court d'idées et en mal d'engagement dans un acte. Face à l'imposition d'une logique d'évaluation auquel on veut soumettre la psychanalyse, M.-H. Brousse s'interroge « ... qu'est-ce qui peut tuer un désir? Moi, je ne pense pas que ce qui peut tuer un désir c'est l'autre! » La question des difficultés rencontrées dans la transmission de la psychanalyse depuis un peu plus d'un siècle d'existence n'est pas nouvelle et reste ouverte tant face aux obstacles mis à l'extérieur qu'aux impasses à l'intérieur de son champ propre.

Une nouvelle rubrique, « Eclats », voit le jour dans ce numéro. Sa vocation est de s'ouvrir

sur les champs ayant traversé la psychanalyse depuis sa naissance dans la Vienne cosmopolite du XIX<sup>ème</sup> siècle : la littérature, la philosophie, la politique... sans oublier les sciences, humaines et exactes. Pour notre *opera prima*, un clin d'œil à notre bien-aimée Genève avec une nouvelle de Gustavo Dessal, non sans rapport avec celui qui a marqué la cité de son sceau si particulier, Calvin. Et d'échos en rebondissements, voici qu'elle donne à réfléchir dans le miroir brisé de quelques bien entendants. Dominique Texier a choisi Saint Augustin pour rebondir sur la nouvelle de Gustavo Dessal, tandis que Sylvain Froidevaux fait apparaître, puisque nous parlons de tribus, l'incube à la place la moins attendue.

Du miroir au narcissisme, saluons l'apparition du « Séminaire X, L'angoisse », de Jacques Lacan, dont nombre de nos articles témoignent de son actualité. Dans le texte établi par Jacques-Alain Miller du séminaire des années 1962-1963, Jacques Lacan dépasse le point de butée - l'angoisse de castration - de la cure freudienne avec sa conceptualisation de l'objet a. Cet au-delà de l'Œdipe freudien dans la cure de névroses ouvre des perspectives immenses dans la pratique analytique dès le changement de la place de l'analyste à l'au-delà phallique qui présente Lacan dans la question de la jouissance féminine. Jouissance dont il parlera des années plus tard dans son séminaire XX, auquel il donnera le titre qui résonne, Encore, dans notre journal.

Les différentes bandes de Moebius illustrant nos pages nous rappellent le séminaire mentionné, et je cite un extrait du quatrième de couverture de l'édition du Seuil: « L'insecte qui se promène à la surface de la bande de Moebius (...), peut croire à tout instant qu'il y a une face qu'il n'a pas explorée, celle qui est toujours à l'envers de celle sur laquelle il se promène. » La pièce qui manque à l'insecte pour se rendre compte, le « a » dans l'occasion, « c'est un manque auquel le symbole ne supplée pas ».

Pour notre rubrique « Lectures critiques », Juan Pablo Lucchelli a fait une lecture attentive du livre de Jorge Alemán, psychanalyste à Madrid: « Derivas del discurso capitalista ». Ce livre est composé d'une série d'articles d'un auteur original dans le champ de la psychanalyse d'orientation lacanienne. Nous donnons avec cette lecture « clinique » de ce livre un premier aperçu de ses réflexions sur comment le discours analytique traverse le discours philosophique, et l'impossibilité de penser la modernité sans l'expérience subjective inaugurée par la découverte freudienne. Cette « mise en bouche » d'un livre écrit en espagnol est en même temps un souhait de le voir traduit en langue française.

Pour terminer, notre comité de rédaction tient à

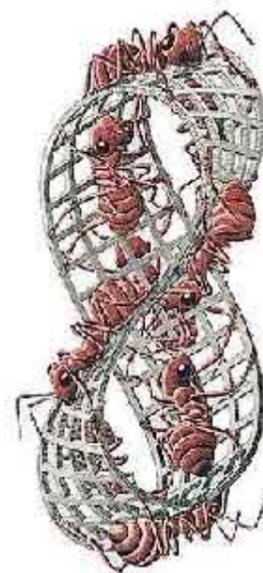
vous annoncer la création d'un « courrier des lecteurs » afin que ça résonne aussi chez nous. Dans un premier temps sous la forme d'une adresse à laquelle envoyer vos lettres, qui seront ultérieurement publiées selon leur pertinence sur les sujets traités.

Bonne rentrée et que ça chuchote...

Beatriz Premazzi

#### Note

1. « Ce chofar est quoi ? Une corne. C'est une corne dans laquelle on souffle et qui fait entendre un son », « Le séminaire livre X, L'angoisse », page 283, Jacques Lacan, Seuil, Paris, 2004



### Rédaction

#### Directeur

Nelson Feldman

#### Rédactrice en chef

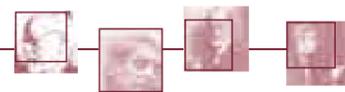
Beatriz Premazzi

#### Assesseur

Juan Pablo Lucchelli

#### Edition

Olivier Salamin



# Congrès NLS

## Une efficacité bien particulière

L'idéologie de la qualité et de l'évaluation domine le paysage institutionnel flamand contemporain. Depuis l'entrée en vigueur du « décret sur la qualité », l'agrément de chaque institution dépend de ses efforts et résultats en la matière. Le décret impose un travail sur des points spécifiés, dont le dossier dit interdisciplinaire, à construire obligatoirement suivant un modèle bien précisé. Un rassemblement des données de chaque discipline doit être suivi d'une définition du problème, d'une formulation des buts, d'une description des plans d'action, d'une évaluation des résultats des actions entreprises enfin. Bref, le dossier doit témoigner « d'un agir avec méthode ». Il est bien clair qu'« avec méthode » ne veut pas dire ici suivant la méthode, la logique de la psychose particulière.

Pour An, cet « agir avec méthode » met l'Autre d'emblée à la place du persécuteur. Je rencontre An, peu après le décès de son père. Cet événement a perturbé l'équilibre qui s'était installé après le déclenchement de sa psychose il y a 25 ans, suite à la rencontre d'un homme qui s'intéressait de près à elle. Son mariage et son travail artistique l'avaient « guérie ». Son mariage lui avait permis d'échapper à l'Autre persécuteur que sa famille incarnait pour elle. Son mari, un solitaire quelque peu étrange, passionné par ses collections, se désintéresse plutôt d'elle, n'incarnant pas du tout l'Autre qui jouit d'elle. Le couple vit plutôt isolé et désorganisé. Depuis 25 ans des travaux sont en cours dans la maison. Depuis 25 ans, An dit attendre la fin de ceux-ci pour mieux organiser sa vie. Mais toute tentative bien intentionnée ou trop zélée d'un thérapeute de faire avancer les choses n'a eu que des effets contraires. An vit dans une « désorganisation organisée ».

La mort de son père réveille l'Autre malveillant. Elle remet An en contact avec sa famille, bien tenue à distance jusque-là. « Ils m'ont fait tort dans le règlement de l'héritage », dit-elle. Du coup, elle est convaincue que son mari lui fait tort lui aussi. Elle ne le supporte plus.

Telle est la constellation quand je la rencontre pour la première fois. Elle n'arrête pas de se plaindre de son mari. De l'accuser aussi, attribuant ses propres problèmes maintenant à la désorganisation de son mari, à son désintérêt sexuel, à son isolement social. Elle en a marre, ne veut plus rentrer à la maison et demande de rester à l'institution. Mais voilà qu'à peine séparée de lui, la crise s'estompée. Après quelques jours à l'institution, elle rentre à la maison et y reste... jusqu'à la prochaine crise. Un basculement sans arrêt pousse An à « faire la navette » entre l'institution et la maison.

Aux séances, elle me parle de son mari et de sa famille, elle me parle aussi de son travail artistique. Depuis qu'un psychiatre l'a interprété, elle y cherche une vérité ultime sur elle-même et me demande de l'aider en révélant le sens secret de son travail. Question à laquelle je réponds invariablement que je n'en sais rien. Cela ne la décourage pas pourtant à apporter son travail, qui ainsi structure le lien avec moi, sans pour autant provoquer un transfert délirant.

Le décès inattendu de son mari met fin à la « crise permanente » de son mariage. Une certitude s'installe : tout est sa faute. L'accusation fait place à l'idéalisation. Les reproches tournent en autoreproches. Elle est très agitée, elle interprète les signes : son mari savait qu'il allait mourir, il s'est sacrifié pour elle. Elle est hospitalisée. Mais

voilà qu'à peine un peu mieux, un peu calmée, elle quitte déjà l'hôpital contre l'avis du psychiatre. A la maison, la situation n'est pas devenue plus simple pourtant. Elle se débrouille de plus en plus mal, tout en ne pouvant plus imputer ses problèmes à la désorganisation de son mari. Sa dépendance d'aide professionnelle – pour faire le ménage, pour son administration, ... - va de pair avec la certitude d'être roulée.

Mais surtout, elle se sent très seule. L'institution reste son « lieu d'asile ». Elle téléphone pendant la journée comme pendant la nuit, pendant la semaine comme pendant le week-end, pour formuler les plaintes et les questions les plus variées. Souvent elle n'arrive pas à démarrer le matin. Elle a oublié tout, plus rien n'est évident. Elle doit se brancher sur l'Autre pour arriver à se laver, à s'habiller, à prendre le petit déjeuner. Fuyant le vide, elle vient à l'institution. Mais voilà qu'alors elle n'arrive plus à partir, et demande de rester. A peine installée, elle ne se sent pas la bienvenue. Si avant la mort de son mari, l'institution était le lieu d'asile qui lui permettait d'échapper à lui pour quelques jours, maintenant elle s'y sent persécutée tout aussi bien. Elle bascule entre deux positions : débranchée et laissée tombée à la maison, persécutée à l'institution. Voilà la nouvelle logique.

Tout problématique que le lien à l'Autre soit, c'est bien ce lien qui la tient en vie. Au delà apparaît l'imminence d'une délibidinalisation, au-delà le monde se déshumanise. Elle a le sentiment de ne pas être comme les autres, dit-elle. Comme si le monde lui échappait, comme si elle n'y avait pas accès. Elle veut nouer des contacts mais ne sait pas comment y arriver. Elle a le sentiment qu'elle

ne fait pas partie des êtres humains. Il y a peu de temps, assise sur une terrasse elle voyait passer les gens. Cela la faisait penser à la caverne de Platon. Comme si ces gens n'étaient pas de vraies gens, comme si c'étaient des fantômes.

An doit se brancher sur l'Autre, il lui faut un partenaire qui la tient en vie. Mais il est tout aussi important qu'elle puisse se débrancher de l'Autre qui se tourne en persécuteur invariablement, et cela d'autant plus vite que celui-là veut la traiter, veut l'aider, « agit avec méthode », est à la recherche de l'efficacité maximale.

Un partenaire se montre plus « efficace » que tous les autres : sa chatte. Elle a des théories sur la chatte. Tout comme elle-même, la chatte a un passé traumatique. A cause de cela il lui faut une attention spéciale. An interprète tout ce que fait ou ne fait pas la chatte. Elle est la seule à la comprendre intuitivement, dit-elle, la seule à pouvoir la guérir. Elle est le thème privilégié de son travail artistique. Le travail s'est réduit largement, mais sa chatte réussit à la séduire de temps en temps. Sans aucun doute, la chatte est le thérapeute le plus efficace. Elle ne peut être suspectée d'agir avec méthode. Peut-être que l'analyste peut ambitionner une deuxième place. Sa « méthode » est celle d'un bricolage soutenu.

### Lieve Billiet

Membre du "Kring voor Psychoanalyse" (Belgique) et de la NLS

## Usage « thérapeutico-diagnostique » du psychanalyste ?

Nous présenterons deux cas de ce qu'on pourrait appeler entre guillemets « usage thérapeutico-diagnostique » du psychanalyste : traiter le symptôme au commencement, ensuite situer la causalité psychique comme telle, puis situer le symptôme différemment dans l'économie libidinale.

Le premier cas : un homme de 47 ans consulte le service hospitalier où est installée une antenne psychanalytique. Le patient arrive à ma consultation sans avoir été préalablement informé qu'il arrive à l'antenne.

Le motif de la consultation : deux tentatives de suicide séparées par une année avec du poison contre les rats. Il a miraculeusement survécu, et décidé de se traiter sur l'insistance de sa famille. Il habite un kibboutz du centre du pays, où il a travaillé comme trésorier. Il a aussi servi de conseiller à beaucoup de membres, pas seulement comme trésorier, mais dans des affaires de la vie de la communauté et de la vie privée. Le kibboutz se trouvant dans une situation compliquée sur le plan économique, il a été pressé de s'expliquer sur ses méthodes. La pression étant montée, il tente de se suicider une première fois, puis une deuxième après cette tentative ratée.

J. Lacan dit quelque part à propos de l'obsessionnel qu'il est rare qu'il tente de se suicider, mais que si ça arrive, c'est qu'il se prend pour l'Autre. S. Freud a une phrase équivalente du point de vue de la structure, dans le chapitre V de « Le moi et le Ça ». Je cite : « ...par opposition à ce qui se passe dans la mélancolie, le névrosé obsessionnel n'arrive jamais à se donner la mort ; il est comme immunisé contre le péril du suicide... plus protégé que l'hystérique... c'est la conservation de l'objet qui garantit la sécurité du moi ».

Dès le commencement, cet homme s'occupe de déplier ses principaux symptômes. Le premier,

c'est la difficulté, presque l'impossibilité, de parler, spécialement avec sa femme. Il ajoute qu'il abandonnerait la maison, s'il le pouvait. En général, il planifie ses conversations pour préparer ce qu'il va répondre ; il parle tout seul sous la douche. Sa femme a toujours été dépendante de lui, jusqu'aux tentatives de suicide. Elle n'était pas capable de se déplacer sans lui. Quant à lui, il ne disait pas ce qui le dérangeait. Il décrit son père comme un homme de gauche qui aime les polémiques. Sa mère est une femme très exigeante et critique. Il décrit un trait commun entre sa femme et sa mère, celui de la critique.

Les changements se succèdent. Il assiste avec son fils aîné à une séance de thérapie qui était redoutable à ses yeux. Il parle avec son fils, avec sa femme pas encore ; « il est pour lui très difficile de... » et il utilise un mot en hébreu que je lui demande de traduire dans sa langue maternelle. Il constate avec surprise que le mot qu'il a traduit est « partager », dans un champ sémantique différent du mot hébreu. A la séance suivante, il revient bouleversé ; il dit ne jamais avoir pu partager dans sa vie ; il parle de sa « lâcheté », d'avoir voulu se donner la mort.

Dans les entretiens qui suivent, il raconte comment il a proposé à sa femme d'entreprendre un travail de cuisine à la maison. Il a accompagné son fils pour acheter des vêtements, chose nouvelle pour lui. Il travaille tout le temps pour les autres. Même dans les relations sexuelles, le plus important est de s'assurer de la satisfaction de la femme. Dès les tentatives de suicide, il change de travail au kibboutz : il fait un travail physique dans l'étable avec les vaches.

Il revient sur son symptôme majeur, celui de beaucoup parler, mais avec lui-même. Il est très frappé par un mot que je lui ai adressé, en lui disant que son style est celui du travailleur tragique. « Ça ne sonne bien », dit-il. Il réussit à situer dans un entre-

tien la source des accusations qu'il a subies comme trésorier du kibboutz : un membre du kibboutz, un homme d'un certain prestige.

Il témoigne de nouveaux changements : il a commencé à rêver fréquemment, des rêves qui deviennent plus clairs à chaque fois. Il discute avec sa femme et constate que ce n'est pas de l'ordre de l'impossible de parler avec elle ; il parle de son dégoût pour quelques expressions.

Il rencontre le psychiatre de la consultation externe, et s'étonne du questionnaire sur ses pensées de suicide. « Qui lui a dit que je dirai forcément la vérité ? » Il cesse de parler avec lui-même. Il constate aussi la répétition de ses pensées.

Il décide, quelques semaines plus tard, de changer de travail. Il trouve une entreprise d'un pays d'Europe où il pourra appliquer le savoir qu'il a acquis au kibboutz. Il commence à voyager.

A présent, il continue ses entretiens avec moi à l'hôpital. Il accentue le versant de son isolement qu'il croit être à la source de son changement de position subjective. Aujourd'hui, il m'a décrit comment ont été en réalité ses trois tentatives de suicide. A 12 ans, il a été longtemps absent de l'école, et craignant d'affronter ses parents, il a pris quelques comprimés de valium, et dormi pendant deux jours. Je suis étonné de cette révélation. Il me semble que le diagnostic de névrose obsessionnelle est encore soutenable pour la discussion, mais je crois que le point le plus important est l'usage que ce sujet a fait de son analyste, comme outil de traitement et de diagnostic. A cause de sa difficulté vis-à-vis du « mur de langage », ou, pour choisir une formulation plus tardive de Lacan, de l'inconsistance de l'Autre.

Le second cas. Un jeune patient de 21 ans qui vient me voir à l'hôpital, me parle de ses rencontres homosexuelles avec de jeunes garçons, plus jeunes

que lui. Ils doivent aussi être beaux. La beauté est spécialement importante. Il souhaite aussi rencontrer des jeunes filles, mais il ne sait pas comment faire. Sa famille est religieuse, spécialement son père. Il ressent l'insistance de ce père comme un poids qui l'empêche de savoir où il en est par rapport à sa sexualité.

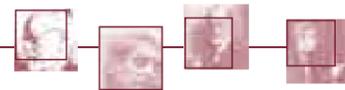
Un jour, il vient et m'informe qu'il a fait une recherche sur internet concernant la médication qu'il reçoit à l'hôpital pour son « angoisse sociale ». « Il s'agit d'une médication qui affecte le niveau de... », et au lieu de dire « serotonine », il dit : « tes...tes...térone » (sic). Je décide d'arrêter là la séance, deux phrases après le début. Il s'en va, très surpris.

La séance suivante, il dit qu'il a cherché des renseignements sur la « testes-térone », et qu'il a trouvé qu'il s'agit de l'hormone masculine. Il ajoute que dans sa famille, les femmes sont très masculines, et qu'il doit être sûrement un « refoulé de la féminité ». Je lui demande si cette expression est la sienne, ou s'il l'a entendue quelque part. Il me répond qu'elle est la sienne. J'arrête là la séance. Il me demande à la porte si nous aurons la possibilité d'avoir des séances plus longues. Je lui réponds que ça dépend, que je ne travaille pas selon le livre.

Je crois que ce sujet a une opportunité de trouver une causalité autre que celle que la religion de son père et la science lui proposent. Il semble s'être aperçu d'un hiatus, et peut en profiter.

### Marco Mauas

Membre du GIEP (Israël) et de la NLS



## Les Addictions en 2004 : le psychiatre, l'unité ratière et le sujet de l'inconscient

### Les neurosciences et les Addictions

A l'heure actuelle, et de plus en plus, une série de phénomènes cliniques sont « modélisés » par les Neurosciences selon des mécanismes neuro-biologiques. Les addictions aux substances sont ainsi « expliquées » à travers l'activation d'un centre de récompense dopaminergique. Ainsi, le rat dans sa cage, donnée en exemple, pousse le levier qui lui administre la cocaïne à la place de la nourriture : il est étudié à l'aide de cathéters dans son cerveau qui montrent l'activation de neurotransmetteurs dans certaines zones, en particulier, le centre de récompense. Ce modèle de la dépendance évoque une vulnérabilité génétique. Il séduit et parfois fascine les médecins et les soignants car il est, en apparence, très compréhensible et s'appuie sur des données objectives.

Dans son Séminaire « Encore » J. Lacan s'intéresse à ce rat dans la cage qu'on ne prend pas comme un être mais comme corps et donc, comme unité ratière<sup>1</sup>. Sa réflexion se fait en écho à un discours scientifique qui méconnaît l'inconscient et qui déplace la question du Savoir à celle de l'apprentissage. Or, sa question était de savoir si ce rat allait apprendre. En tout cas elle apprend à se servir de la cocaïne et à donner un signe de son unité. Mais reste la question du savoir de l'expérimentateur qui a inventé ce dispositif, derrière lequel il y a une jouissance.

En fait, l'étiologie (terme médical) de la souffrance psychique ou de la pathologie mentale est abordée par la Médecine selon deux principes : la vulnérabilité biologique et génétique : nous ne sommes pas tous égaux face aux substances ; l'environnement.

La toxicomanie et les addictions en général n'ont pas échappé à cette vision.

Ainsi, cette vulnérabilité expliquerait une sensibilité accrue à l'effet de substances psycho-actives, à l'activation du système de récompense neuronal et à l'engrenage de la dépendance. Votre capital organo-génétique vous rendrait plus ou moins réceptif au risque de développer une addiction au tabac, à l'alcool ou aux drogues : du cas par cas biologique.

Cette vision imprègne également la clinique et la thérapeutique, le modèle biologique prend davantage de force et renforce l'axe de la thérapeutique médicamenteuse, amenée à corriger un déséquilibre neurobiologique.

## Servir à la psychanalyse

### Trouble Anxieux

Je voudrais aborder un thème qui, paradoxalement, n'est pas très populaire en psychanalyse – il s'agit de l'attaque de panique et, d'une manière générale, de ce que la psychiatrie actuelle nomme les « Troubles Anxieux ». Pourtant, ces troubles présentent comme dénominateur commun un signe très caractéristique : l'angoisse. On sait que Freud a élevé l'angoisse presque à la catégorie d'un concept. Dans « Inhibition, symptôme et angoisse » (1926), il définit l'angoisse comme étant essentiellement « l'angoisse de castration ». Ce symptôme est en rapport avec les identifications du sujet, lesquelles ont comme corrélat le refoulement d'un objet pulsionnel et donc, le sacrifice ou la perte d'un objet cause du désir. Ainsi, il n'est pas difficile de voir que l'angoisse – pourvu qu'il s'agisse de l'angoisse névrotique – peut tôt ou tard être référée à

### Psychanalyse et addictions

Où est passée la causalité psychique ? C'est sur ce point que la Psychanalyse doit redonner toute sa place au sujet de l'inconscient, de l'être parlant, responsable de ses choix. La drogue apparaît comme un moyen « brutal mais efficace » de traiter au quotidien le monde pulsionnel.

Dans certains cas de toxicomanie, il y a une compulsion à la répétition et une pulsion, parfois mortifère, qui fait de ravages sur le corps et le lien social de ces sujets. Comment ne pas reconnaître à l'oeuvre dans des comportements « à risque » la présence évidente de la pulsion de mort ? Comment ne pas reconnaître la différence entre jouissance et plaisir ? Comment ne pas voir dans l'usage de la drogue comme un moyen radical face à l'angoisse ?

« Une décharge d'adrénaline, est-ce du corps ou pas ? » demandait J. Lacan dans Télévision, « c'est de la pensée que ça décharge » rappelant que l'inscription biologique ne s'oppose pas à la subjectivité<sup>2</sup>.

Les travaux de Bernard Lecœur, Hugo Freda et le TyA ont avancé dans cette clinique où la toxicomanie est considérée initialement par le sujet comme une solution, ce qui la différencie du symptôme<sup>3</sup>. Le travail de l'analyste consiste, entre autre, à rendre cette solution problématique et de l'inviter à prendre la parole, prémisse à tout traitement possible.

### Les TCC et les Addictions

Une autre voie en expansion sont les thérapies cognitivo-comportementales (TCC) dans le traitement des Addictions.

L'addiction serait une réponse « dysfonctionnelle » apprise à partir de renforcements positifs ou négatifs. Il s'agit donc de trouver d'autres réponses que la prise d'un produit. La question est comment les TCC abordent le problème car il s'agit de réapprendre de nouvelles techniques de réponse, de déconditionner, de devenir un technicien du Moi qui peut mieux conduire son comportement et apprendre...

Comment arriver à maîtriser la jouissance en faisant l'économie de l'inconscient ?

Agnès Aflalo dans Ornica du 5 mars aborde cette psychothérapie qui s'appuie sur la théorie de l'apprentissage et montre comment le sujet est réduit dans un rôle qui s'éloigne radicalement du sujet divisé<sup>4</sup>.

un moment de l'histoire d'un sujet où quelque chose de cette identification qui l'implique dans le monde en tant que sujet désirant, est interpellée. L'angoisse, comme affect, ne trompe pas. Nous sommes là dans l'aire freudienne.

Or, il est de plus en plus fréquent d'entendre dire que les « troubles anxieux » sont le terrain privilégié de la thérapie cognitivo-comportementale. Dans la psychiatrie genevoise, par exemple, dès que l'on voit un patient avec un trouble panique, on lui conseille une thérapie cognitive plutôt brève. Je voudrais donc parler d'un cas psychanalytique, un suivi ultra bref, car il se résume à trois rencontres entre un patient angoissé et un analyste dans un service de psychiatrie.

### Le fils du Serveur

Il s'agit d'un jeune patient de 21 ans, qui vient nous voir « en urgence » parce qu'il a des épi-

### De la « définition policière » à la santé publique

En 1966, Jacques Lacan<sup>5</sup> affirmait que la seule définition de la toxicomanie était **policière** : un policier, un psychiatre et un juge pouvaient se mettre facilement d'accord sur ce diagnostic. En effet, pendant des années la vision « répressive » et marginale de la toxicomanie était dominante.

Vingt années plus tard, en Suisse, où des « scènes ouvertes » voyaient le jour, comment traiter ces modes de jouissance collective qui s'exposaient à nos yeux ?

À partir des années 80, en lien avec le SIDA, une médicalisation accrue de la toxicomanie s'est mise en pratique. Les traitements de substitution aux opiacés en Suisse ont permis d'éviter une catastrophe annoncée pour des milliers d'héroïnomanes. La baisse très importante de la mortalité et la morbidité parmi cette population témoigne de son pragmatisme. Il s'agissait de donner plus des chances de vie, car l'être parlant doit être vivant pour parler.

En fait le passage s'est opéré d'une définition policière dans les années 70 à une vision **sanaire** et ainsi, à la redéfinition des addictions comme un problème de santé publique.

En témoigne la création de lieux de soins spécifiques et l'intérêt des pouvoirs publics et des institutions privées pour ce domaine. C'est là que le psychanalyste doit y être présent pour faire valoir autre chose qu'une vision sans sujet.

Ces patients en traitements de substitution dans l'institution où je travaille, s'adressent à nous à partir de plaintes et d'une demande qui n'est pas uniquement médicamenteuse. Ils s'engagent dans un travail par la parole à partir d'une plainte qui concerne leur corps, leur manque de désir, le vide que laisse l'absence de drogue et contournent la jouissance par la parole.

Avons-nous quelque chose à dire sur la Jouissance ? Chaque culture traite cette question de façon différente et sur ce point, J. Lacan avertit sur la tentation de la ségrégation comme mode de réponse<sup>6</sup>. Ces sujets savent quelque chose sur ce point, écoutons-les d'avantage.

### Encore la Science et la psychanalyse

D'un autre côté, le discours de la science a

amené sa vision contemporaine du phénomène et les Neurosciences en font partie et ça serait de l'obscurantisme de nier ces découvertes. Mais la psychanalyse peut mettre en équilibre ces connaissances avec un autre savoir constitutif du sujet. François Ansermet dans son texte « Des neurosciences aux logosciences » soutient qu'à partir des théories sur la plasticité neuronale et du réseau neuronal en perpétuel réaménagement, « la question du sujet devient aussi centrale pour les neurosciences que pour la psychanalyse »<sup>7</sup>. Mais s'agit-il du même sujet ? La singularité du biologique ramène à la singularité du subjectif ? Parlons-nous du même sujet ? Faudra-t-il l'inscription biologique de l'inconscient, des émotions et des expériences de vie pour entrer en discussion ?

Y a-t-il une vraie volonté de débattre alors que la subjectivité est contestée ? En tout cas la clinique actuelle nous y oblige à être actifs dans ce débat. Voilà comment l'analyste doit intervenir en 2004...

*Nelson Feldman*

### Références

1. J. Lacan, *le Séminaire, livre XX, Encore, « Le rat dans le labyrinthe », p.125-133, Ed. du Seuil, Paris, 1975*
2. J. Lacan, *Télévision, p.37, Ed. du Seuil, 1974*
3. Voir publications de l'Institut de Recherches Spécialisées à Reims, éd. l'Harmattan, Paris et du Champ freudien, différents n° de « Sujeto, goce y modernidad », *Revue Pharmakon*
4. Agnès Aflalo, *revue Ornica digital, « Questionnaires et scientisme », 5 mars 2004*
5. J. Lacan, *Table ronde « Place de la psychanalyse dans la Médecine », 16.2.1966, Hôpital de la Salpêtrière, Cahiers du Collège de Médecine des Hôpitaux de Paris, n° 12, p. 761-774, 1966*
6. *Petit discours de Jacques Lacan aux psychiatres, 10 novembre 1967, cercle Henry Ey*
7. François Ansermet, « Des neurosciences aux logosciences », in « Qui sont vos psychanalystes ? » dirigé par J.-A. Miller, Ed. du Seuil, Paris, 2002

qui dure 2 ans et qui permet d'ouvrir un café, un bar, un pub.

« Est-ce que cette formation se passe mal ? »

« Au contraire, cela se passe très bien ; j'ai bien réussi mes premières évaluations ».

Les minutes passent... notre patient ne nous apporte rien d'autre. La stupeur qui se lit sur son visage depuis le début de l'entretien persiste.

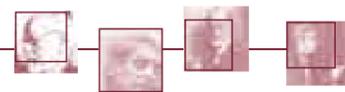
« Aucun problème donc ? »

« Au contraire, tout va très bien ».

« Etes-vous surpris de cette apparente réussite dans cette école ? »

« Oui, un peu... on dirait que je pourrais un jour concrétiser mes projets... ouvrir un pub, un café »

Pour l'instant on ne sait que ceci : tout va très



bien – il a tout pour être heureux (il a aussi une copine avec qui cela se passe bien, etc.).

A nouveau donc : « Etes-vous surpris de cette réussite à l'école ? »

« Oui... car mon père m'a toujours dit que je ne serai pas capable de suivre des études »

« Ah ! »

« Oui »

« Quand vous a-t-il dit cela ? »

« Il y a quelque temps... Il a dit que ce n'est pas la peine de suivre des études... qu'il vaut mieux travailler et gagner tout de suite de l'argent... il vaut mieux travailler comme serveur ».

« Alors que vous vous voulez aller plus loin que cela ? » lui dis-je.

« Oui »

« Vous voudriez plutôt avoir des serveurs qui travaillent pour vous »

« C'est cela », dit-il

« Dites... votre père, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ? »

« Vous voulez dire comme métier ? »

« Oui »

« Il est serveur ».

Malheureusement, il le dit, mais vraisemblablement il ne s'entend pas. Il faut donc l'aider un peu.

« Donc, si vous réussissez dans cette école... vous allez arriver plus loin que votre père... »

« Je n'avais pas pensé à cela », dit-il partagé entre le scepticisme et la curiosité... hésitation qui à mon avis va tout à fait dans le sens du fameux « Non » qu'attendait Freud lorsqu'il donnait une interprétation. Pour lui c'était une confirmation claire de la validité du dit interprétatif – c'est le sujet qui parle, pas l'individu.

La suite est facile à imaginer. J'ai arrêté cet entretien – qui a été le plus court possible, car il a fini par cette phrase « Je n'avais pas pensé à cela ». J'ai revu ce jeune homme une semaine après. Il m'a alors remercié car les angoisses avaient disparues depuis le jour de notre entretien. Par la suite, il n'a rien ajouté à son « Je n'avais pas pensé à cela ». Je l'ai vu trois fois au total, puis on ne s'est plus jamais revu – il n'en éprouvait pas le besoin, car il n'était plus angoissé.

## Epilogue

Ainsi, cette fois-ci, nous n'avons pas eu besoin de quatre séances psychanalytiques par semaine pour éclaircir ce cas. Il s'agit de la psychanalyse appliquée à la thérapeutique. C'est une cure « œdipienne », si l'on peut dire. Ce jeune ira assurément plus loin que son père « serveur » (version imaginaire) – à ceci près qu'il n'ira sans doute jamais au-delà du Père (version symbolique), dans la mesure où son désir restera sans doute toujours attaché à cette formule « Etre ou ne pas être un serveur » et qu'il sera sans doute pour toujours « le fils du serveur ». Sauf, peut-être, si l'angoisse le reprend et qu'il décide de consulter à nouveau.

**Juan Pablo Lucchelli**

# Contribution au discours psychanalytique

## Entretien avec Marie-Hélène Brousse

propos recueillis par Nelson Feldman et HJuan Pablo Lucchelli

**JPL : Lacan parle de la psychanalyse appliquée de manière différente des autres psychanalystes dans la mesure où il ouvre ça à la thérapeutique, c'est-à-dire en dehors de ce qu'on peut appeler le cadre analytique : le temps des séances, le divan, etc.**

**Alors la question est : l'orientation lacanienne ne serait-elle pas prête à relever le défi d'une pratique analytique en dehors du cabinet puisque elle est plus ouverte, elle se tient moins au cadre analytique, Lacan d'ailleurs n'aimait pas trop l'idée de cadre analytique ?**

MHB : Alors oui, en effet. Lacan ne parle pas du cadre analytique. Lacan parle du dispositif analytique, de l'expérience analytique, de la pratique de la psychanalyse et aussi, après les années '70, du discours analytique. Ce qui est une logique de son enseignement, même si c'est quelque chose qui évolue, qui se dialectise, de toutes les façons, c'est tout à fait dans la logique de l'inconscient structuré comme un langage. Et en analyse, c'est un dispositif de la langue, c'est un dispositif linguistique qui fait fond sur la structure de la langue, que ce soit au départ en termes « saussuriens » avec la linguistique classique, que ce soit ensuite dans d'autres termes, la structure du discours, la parole, etc. donc, au fond, on pourrait dire que ce qui régit véritablement le cadre analytique pour un lacanien, c'est le rapport au langage, à la parole, et à *lalangue* plus tard, c'est ça qui nous donne notre cadre. Ce qui fait que dans une institution, si on s'oriente en prenant comme cadre la chaîne de paroles qui se crée entre un thérapeute et un patient, on est dans le cadre analytique au sens lacanien du terme, on n'a pas besoin de la structure du cabinet et d'une certaine façon, si on veut, on peut dire que toute une partie de notre pratique en cabinet est de psychanalyse appliquée, il n'y a pas du tout, dans la perspective lacanienne, d'identification entre psychanalyse appliquée et institution. Il y a de la psychanalyse appliquée en institution et en cabinet. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a pas de - entre guillemets - « psychanalyse pure » en institution, à ma connaissance en tout cas. Mais pour la psychanalyse appliquée il n'y a pas du tout lieu de faire se recouvrir par l'institution et l'application à la thérapeutique, parce que toute une partie des patients que nous traitons en cabinet sont des patients de psychanalyse appliquée à la thérapeutique.

**JPL : on pourrait même aller plus loin et dire**

**que finalement la notion de cadre analytique, la rigidité de certains rituels : tant de séances, tant de minutes, etc. va contre l'idée d'un changement qui se fait, que demande le patient.**

MHB : Absolument, tout à fait. C'est la question du standard. C'est la question que recèle notre congrès : des principes, pas de standards. Sans standard, mais pas sans principe, c'était la formulation de Graciela Brodsky qui est très belle, très juste, pour nous en tous cas. On a des principes, là on a quelques difficultés éventuellement à en faire une sorte de récapitulatif exhaustif parce que cela touche aux fondements de la psychanalyse. Mais ce qui est sûr c'est qu'on sait très bien : que le standard est une pratique... Enfin, le standard qui régit une pratique se démontre très rapidement strictement en opposition à la production comme telle. Il y a une contradiction entre l'idée d'un standard et le fonctionnement de l'inconscient. Comment rendre compte de ça ? Un standard c'est des règlements, finalement. Les règlements on ne sait jamais au bénéfice de qui ils sont posés. Souvent ils sont au bénéfice des deux, dans une logique de contrat, on va dire.

**JPL : Des deux... ?**

MHB : Des deux, c'est-à-dire de l'analysant et de l'analyste. Ça arrange l'analyste... Prenons la durée de la séance, qui fait un vrai problème puisque cela questionne de plein fouet la question de la quantification qui est essentielle à la modernité. Alors, on est en difficulté, nous...

**NF : C'est très clair en Suisse car il y a le Tarmed maintenant qui quantifie en minutes les séances et les psychothérapeutes sont payés en fonction de ça.**

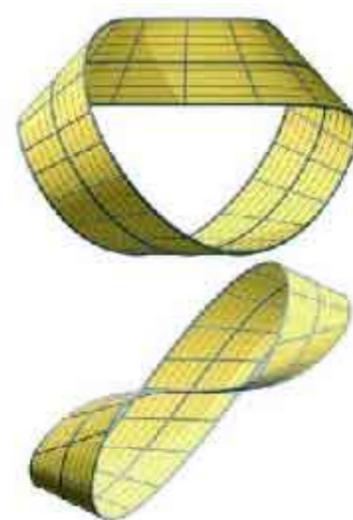
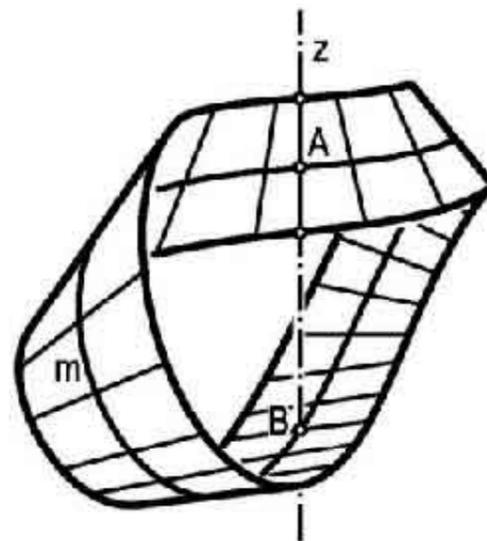
MHB : Voilà, donc cet impératif du maître moderne qui consiste à payer de façon quantifiée, impératif... je ne sais pas comment vous dire... impératif réclamé, mais pas du tout appliqué par le maître capitaliste, parce que si on gagnait de l'argent en quantifiant le temps qu'on travaille, aucun capitaliste n'aurait fait fortune, par contre tous les ouvriers à la chaîne seraient milliardaires ! On voit bien qu'il y a un double jeu là. On se met d'accord, sur voilà, en psychanalyse, alors se serait tant de minutes, tant de francs suisses, tant d'Euros. Ou bien, ce qu'on appelle en Espagne la « normopraxis » qu'ils veulent imposer, c'est-à-dire une praxis imposée par un certain nombre de critères auxquels on doit

répondre. Nous, on est en difficulté par rapport à cette évaluation, puisque la séance, premièrement à durée variable, deuxièmement la séance courte... Je crois que c'est plutôt la séance à durée variable qui fait problème par rapport à cet impératif, parce que la séance courte, à la limite, la question peut se régler.

**NF : Devant cette situation, quelle est la position de l'orientation lacanienne à l'heure actuelle par rapport à cette exigence d'évaluation des pratiques, et comment y répondre ?**

MHB : D'abord je dois revenir sur le temps, parce que là je l'ai évoqué, mais je n'ai pas donné notre position. Notre position consiste à articuler le temps de la séance à ce que j'ai appelé le dispositif linguistique, c'est-à-dire à l'efficacité à

Il y a alors un autre problème, dans la séance analytique et dans la pratique de la psychanalyse, on n'est pas dans une situation contractuelle. Alors on y est éventuellement par le respect qu'on a pour l'analysant. Vraiment, je crois qu'on peut dire que notre orientation éthique consiste à aimer et respecter nos patients. Aimer est à préciser, ce n'est pas une érotomanie, c'est un impératif d'accueil, au fond c'est la traduction lacanienne de la bienveillance, une écoute bienveillante, qui n'inclut pas la folie contretransférentielle. Non, on respecte nos patients et ça c'est une chose, mais au moment, si je puis dire, de la pratique elle-même, de l'expérience analytique elle-même, on ne peut pas être dans une position contractuelle, puisque sinon on serait un semblable et qu'on ne lui servirait à rien. Les semblables, il passe sa vie à en voir,



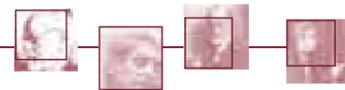
obtenir dans la perspective d'une élucidation par le sujet lui-même de ce qui détermine la répétition dont il se plaint. Donc, voilà, qu'est ce qu'on peut défendre, nous ? Par opposition à la quantification, on peut défendre l'acte. C'est-à-dire une séance, qu'elle dure 3 minutes ou qu'elle dure une heure, c'est un acte et un acte, ça a son prix. Par contre, on ne défendra pas la position qui consistera à dire : on se met d'accord sur... voilà, les séances durent tant, parce que toi tu en veux pour ton argent – c'est le patient - et parce que moi finalement, une heure ça m'embête, donc 20 minutes ça me suffit compte tenu de ce que je dois gagner comme argent pour survivre. Ca, c'est la logique du contrat.

donc il vient nous voir pour échapper à l'empire du semblable et trouver en nous quelque chose qui est de l'ordre... d'un oracle de la parole, on va dire.

Mais revenons à la question...

**NF : La question se situe par rapport à l'impératif d'évaluation des pratiques : l'impact des interventions psychothérapeutiques, la recherche actuelle et l'efficacité des pratiques dans la santé mentale ?**

MHB : Ma première réaction serait de dire : « on est dans une situation très embêtante en ce moment, très difficile », pour les raisons que vous venez de dire. Il y a vraiment une poussée très



forte vers la norme, la « normo-praxis » et vers l'intégration de tout ce qui auparavant n'était pas de ce registre, à la logique de ce discours, c'est-à-dire on nous demande à tous de nous situer dans la logique de ce discours, de l'appliquer et d'y être soumis, c'est la logique de l'évaluation, même si elle se présente généreusement, comme par exemple : « vous pouvez nous dire quels sont vos critères, on les intégrera ». En fait, le résultat est qu'ils ne les intègrent en général pas. En général ! A eux de nous démontrer qu'ils les intègrent ! Donc, on est apparemment dans une position très négative. Ce que je me dis, c'est que premièrement, ce n'est pas parce qu'on est dans une position négative qu'il faut être sur une position défensive. Je crois au contraire qu'il faut être sur une position d'attaque, premier point. Deuxièmement, est-ce qu'on est dans une position vraiment plus négative que l'histoire de la psychanalyse nous a montré ? Je ne crois pas ! Finalement, jamais la psychanalyse n'a été adéquate au discours dominant du maître ! Jamais ! Freud l'a imposé comme ça, ... Lacan, on ne va pas dire qu'il n'a eu aucune résistance... il a affronté non seulement les pouvoirs publics mais peut-être plus encore déjà ce qui s'était imposé comme « normo-praxis » chez les psychanalystes et aujourd'hui, on retrouve un discours du maître qui vient un peu nous « titiller » avec ses exigences, en nous disant : « sinon vous allez disparaître, vous serez illégaux ». Bon ! c'est déjà arrivé ! Finalement cela revient à la question... qu'est-ce qui peut tuer un désir ? Moi je ne pense pas que ce qui peut tuer un désir, c'est l'autre ! Jamais ! Donc, la psychanalyse mourra s'il n'y a plus de désir de psychanalyste et pas à cause de l'autre. Personne ne nous empêchera de faire de la psychanalyse si on veut en faire.

**JPL: La mathématique existe parce qu'il y a des mathématiciens !**

MHB : Effectivement, on voit bien d'ailleurs que la psychanalyse disparaît quand il n'y a plus de transmission du désir. Et qu'est-ce qu'a été Lacan pour notre génération ?... on le disait à une cérémonie de commémoration, qui était en fait des séances de travail, à l'occasion des 100 ans, en 2001, Lacan transmet un désir finalement tout autant qu'un savoir ! Il transmet par son énonciation, par ce rapport à la psychanalyse, il a transmis à des générations entières, le désir d'analyse. Et ce que ne faisaient plus du tout les post-freudiens... pour quelqu'un de ma génération, je ne serais jamais devenue analyste si j'avais rencontré quelqu'un comme je sais pas moi, Hartmann ou Lowenstein, c'est sûr j'aurais choisi autre chose. Donc il transmet un désir et nous c'est ça qu'on a à faire, aussi, à réussir à transmettre un désir. C'est même pas une tâche surmoïque, c'est .. on y arrive ou on n'y arrive pas ! Ca donne pour nous un critère de vérité sur notre rapport à nous avec la psychanalyse. C'est pas sans la loi - la loi analytique j'entends - nous avons une pratique réglée, nous avons une déontologie lacanienne de la psychanalyse, c'est pas une pratique sans déontologie, ce n'est pas une pratique sans formation, c'est une formation extrêmement exigeante, dont on ne se débarrasse pas en disant, « voilà, on en a pour trois ans et après c'est fini »... C'est une formation qui est à juste titre exigeante puisqu'un psychanalyste, comme d'ailleurs pour n'importe quel psychothérapeute, agit avec son être. Et s'il n'a pas la moindre idée de ce qu'est cet être, et bien tout psychiatre qu'il est, il peut éventuellement amener son patient à des catastrophes, il faut se faire une raison. Les diplômes universitaires n'impliquent pas cet aspect de la formation, ils sont nécessaires, mais ils n'impliquent pas cet aspect, donc voilà on agit avec quelque chose qui ne nous appartient même pas ! notre être ! C'est un peu trop abstrait sans doute pour le législateur, c'est notre problème, on a une langue qu'il va falloir assouplir, c'est une chance pour nous, de sortir .... un académicien disait finalement on était en train de nous « normo-praxiser »

lancien même ! Cette opposition avec le maître moderne nous permet, nous oblige même, à faire éclater notre propre « normativité » nous oblige à parler autrement qu'avec nos propres concepts et c'est plutôt bien pour nous ! Donc il faudrait trouver une manière de dire ça qui puisse être comprise par l'autre : qu'est-ce que ça veut dire agir avec son être. Comment faire comprendre ça, non pas à un cognitiviste, parce qu'ils ont parfaitement compris, ils n'en veulent pas ! Mais à un maître qui « s'en fiche un peu » du moment qu'il a la paix.

**NF: Quelle est votre position par rapport au courant cognitivo-comportemental, en sachant qu'il est très fortement implanté dans les institutions et en pratique privée en Suisse Romande**

MHB : Oui, alors la psychanalyse a beaucoup de choses à dire sur le cognitivisme. Il y a chez Lacan, et en particulier au début de son œuvre, toute une importance donnée. Le comportementalisme d'abord : Pavlov, Skinner, l'éthologie, il ne les ignore pas, il en a fait son miel. Il a donné à ça une place tout à fait éminente dans sa théorie. Toute sa théorie du Moi est comportementaliste et cognitiviste et même l'approche du symbolique est cognitiviste ! Puisque c'est à partir de l'intelligence artificielle de la théorie des Je (jeux ?) et de la cybernétique qu'il revoit ce que c'est que le symbolique. Je considère personnellement que ces gens-là sont très intéressants ! mais je considère que ce ne sont pas des thérapeutes. C'est à dire dès qu'ils commencent à fonctionner en tant que thérapeutes, ils reviennent à autre chose, enfin ils sortent de leur domaine de compétence scientifique et ils reviennent à l'éducateur, c'est-à-dire « punitions / récompenses », tu viens te désensibiliser au tabac et tous les jours tu regardes dans la cassette, tu verras des cancéreux en train de crever, moyennent quoi ça marche. Ca marche... ça marche moyen... ça marche beaucoup pour certains psychotiques. Ca marche pour des raisons qui tiennent à la structure, parce que la structure de l'imaginaire est beaucoup plus forte, on va dire. Pour un névrosé c'est pas si sûr que ça marche longtemps et si ça marche tant mieux ! Moi je trouve ça formidable si ça marche, c'est le choix du sujet. On va pas leur piquer cette clientèle là, si des gens on envie de se faire presser ou de se faire conditionner, pourquoi pas ? On est tous conditionnés à certaines choses.

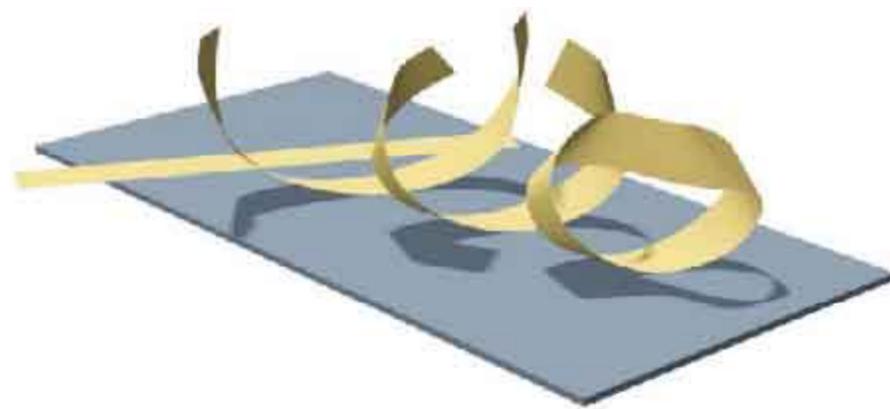
**NF: Une autre question, cette fois-ci par rapport à la NLS ? Qu'est-ce qu'a représenté ce passage de l'EEP développement à la NLS ? Que dites-vous sur la situation actuelle de la NLS ? Votre point de vue politique, disons ?**

MHB : Alors, pour moi, c'était très « chouette » ce changement parce que j'étais présidente de l'EEP-Développement, j'ai activement milité pour la création de l'ASREEP, à une époque où il y avait une demande des pays de l'EEP-Développement à la création d'une nouvelle société, on cherchait le nom à l'époque, depuis tout ça a été trouvé et en particulier depuis que ce signifiant "développement" qui gênait tout le monde, qui insérait tout le monde dans le tiers-mondisme a été largué au profit de quoi ? d'un signifiant nouveau, qui voudrait n'être pas nouveau, et 2<sup>ème</sup> de l'importance de l'anglais. Donc la création de la NLS, c'est la mise au pas, symboliquement je veux dire, de la modernité, c'est en même temps une reconnaissance du travail qui a été fait dans tous les secteurs de l'EEP-Développement par des gens décidés et seuls souvent, peu nombreux, et d'autant plus décidés, et puis c'est aussi évidemment une manière de se positionner par rapport à l'anglais, la langue mondiale, de l'anglais, dont on fait finalement là un outil de communication aussi pour nous. Donc je crois que c'est vraiment adéquat et puis le nouveau vice-président qui est Alexandre qui m'a succédé, a saisi ça au vol, a accompagné ça

formidablement. Et puis il y a eu la décision de Miller qui a rendu ça possible finalement, avec prudence, c'est-à-dire qu'il a attendu... je peux dire ça car il m'a fait attendre, j'ai vu quelle était sa prudence. C'est toujours ça qu'il m'enseigne, la prudence, - j'aurais tendance à être un peu imprudente et précipitée t il m'a toujours rappelé les étapes - donc ça situe la NLS comme une solution nouvelle, découverte, construite et mise en place avec à la fois prudence et... comment dire, combativité ! C'est toujours la manière lacanienne, si je puis dire, de se saisir du « signifiant » de l'autre pour lui donner une nouvelle opérativité.

**NF: Là c'est encore trop tôt parce que le Congrès n'est pas encore fini, mais est-ce qu'on peut situer l'importance et l'enjeu de ce congrès ? il a lieu à Genève cette fois-ci, pourquoi ?**

MHB : Je crois que c'est la reconnaissance du travail qui se fait en Suisse. Il y a eu quand même une certaine difficulté en Suisse à sortir de



Suisse. D'une certaine manière ça n'est pas uniquement Suisse. Il y a aussi ces petites communautés très travailleuses qui se sont fondées en général à partir du travail de quelques uns et du transfert de quelques uns sur la communauté globale lacanienne, ont eu tendance à se refermer sur elles-mêmes, c'est le cas en Israël, c'était le cas en Suisse. Donc il a fallu, pour que vraiment cela devienne une école, et non pas de groupes, avec une logique de groupe, il a fallu secouer ça. Ce qui voulait dire s'en prendre aux transferts locaux, questionner pourquoi vous n'avez pas le transfert qui vous fait aller aux congrès, à la rencontre, pourquoi vous ne sortez pas de chez vous ? Donc, ça je crois qu'aujourd'hui on voit que les Suisses sont sortis un peu de chez eux et maintenant ils peuvent accueillir d'autres aussi, de manière crédible. Il faut qu'ils continuent à sortir de chez eux, voilà !

**NF: Il est très important ce message !**

MHB : Et donc il faut qu'ils aillent pratiquer leur formation ailleurs : pour ceux qui pratiquent l'espagnol, qu'ils aillent en Espagne, pour ceux qui pratiquent l'italien qu'ils aillent en Italie et pour ceux qui pratiquent le français, qu'ils viennent en France aussi un peu ou en Belgique. Et eux-mêmes seront invités aussi dans notre communauté, même dans ce mouvement dialectique, auront des choses à dire, parce qu'ils sont affrontés à des questions que par exemple en France on découvre seulement et ils peuvent expliquer leurs réflexions sur les solutions qu'eux-mêmes y ont apporté. Voilà, je crois qu'il faut qu'ils entrent dans l'échange, dans le tourbillon de notre communauté de travail. En plus ils ne sont pas pauvres, donc ils peuvent se le payer. Je ne dis pas que les Suisses sont spécialement riches, mais disons autant que les français, comme nous, ils peuvent bouger comme nous et je crois qu'ils auraient intérêt à le faire pour se faire connaître et aussi pour connaître l'autre. Oui, on peut sortir de Genève, bien que ce soit une des merveilles... Borgès disait que c'était pour lui une ville unique au monde ! C'est important. Bon, il est même venu là pour mourir et y être enterré.

**NF: Mais J. L. Borges a eu une surprise post-mortem à Genève: Hector Bianchiotti, son ami et traducteur, qui était venu parler pour sa cérémonie funèbre, avait alors dit : « la seule chose qu'il n'aimait pas de Genève c'est le poids de la tradition calviniste ». Au cimetière peu après quelqu'un lui a dit : « Vous savez qui est enterré là, dans la parcelle à côté ? Sous le même arbre ? Calvin ! ». Parfois on est si proche de ce qu'on rejette ! et nous finissons par le retrouver !**

MHB : Qu'est-ce qu'on dirait de ça nous ? Ils sont tous les deux des sujets, ils ont tous les deux modifié le monde dans lequel ils étaient par la pensée ! Mais voilà ! On s'arrête là !

**Notes**

Marie-Hélène Brousse a été présidente de l'EEP (Ecole Européenne de Psychanalyse) jusqu'en août 2004. Pierre-Gilles Gueguen lui a succédé

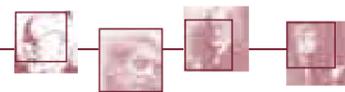
Nos remerciements s'adressent à Mme Caroline Mehrmann pour sa précieuse collaboration dans la transcription de l'entretien.

**MENTAL**

**Revue de santé mentale et psychanalyse appliquée**

Vous pouvez soumettre les articles que vous souhaitez publier à la revue «Mental» :

Marie-Hélène Doguet-Dziombka  
25 rue Lestorey de Boulogne  
F - 76620 Le Havre  
Fax: 0033 (2) 35 46 32 96  
e-mail: mental@wanadoo.fr



# Eclats

## Jean Calvin, le regard de la bête

1. Cette nuit sa main m'a effleuré. C'était pire que le feu où brûlent ceux que je condamne, plus intense que la douleur qui ronge mes entrailles comme les dents d'un rat.

Je n'arrive pas encore à comprendre comment il est arrivé jusqu'ici, dans ce lit où nul autre que moi ne dort, si on peut appeler dormir le simple fait de fermer les yeux et de retenir son souffle, comme si cela pouvait conjurer son retour. Moi qui croyais mon esprit capable de vaincre la chair et de surmonter les tourments que Dieu m'envoie pour éprouver ma volonté inébranlable, il faut bien que j'admette ici, dans le secret de cette chambre qui tient de refuge et de tombeau, face à mon orgueil que jamais rien n'a ébranlé ni soumis, que son ombre - je ne dis pas sa présence mais son ombre seule - suffit pour convoquer mon agonie.

Je ne sais même pas par où il a pu entrer, quelle ancienne faille de mon péché a déjoué ma vigilance, quel minuscule relâche de ma ténacité ou imperceptible défaillance de ma discipline a laissé passer ce démon qui hante mes nuits et embrase mes visions et mes songes. Moi qui ne recule devant rien ni personne, qui ne crains nul pouvoir sur terre, est-ce bien moi qui aujourd'hui me rends à cette vérité qui pourrait bien être un leurre et qui pourtant ressort comme si c'était vrai pour mieux corrompre mes sens et affaiblir mes ambitions?

Si encore ce fléau qui punit ma raison et trouble ma solitude venait du Seigneur lui-même, il me resterait au moins la consolation de tomber sur ma face<sup>1</sup> et d'implorer Sa miséricorde, mais je sais bien que derrière cette lumière aveuglante, derrière cette voix suave à mon oreille, cette carresse capable de réveiller l'oiseau mort qui pend entre mes jambes... autres sont les forces qui me martyrisent et m'obligent à m'humilier.

2. Cette nuit il m'a effleuré de son regard. C'était pire que le feu auquel se condamnent ceux qui me cherchent, plus intense que la douleur qui

comble le vide de mes heures chèrement vendues à la solitude des hommes.

Je n'arrive pas encore à comprendre comment il est arrivé jusqu'ici, dans ce lit où personne ne dort et où je supporte l'haleine âcre des désespérés de l'amour. Je pensais pouvoir les mépriser tous, même me détacher de ce corps qui assure ma subsistance, désertant cette chair qu'ils étreignent, tandis que je me consacre à l'attente de celui qui n'est pas encore arrivé. Mais je m'étais trompée.

J'ignore par où il a pu entrer, quelle ancienne faille du désir je n'ai pas réussi à maîtriser, quelle porte du passé ou de l'avenir j'ai laissée ouverte à ce démon qui depuis tant de jours visite mes aurores et embrase mes visions et mes songes.

Moi qui ne recule pas face aux yeux des hommes, reine de la nuit et fétiche du péché dans cette ville de canaux et de diamants, j'ai été touchée par la flamme d'autres yeux qui sont venus du fond lointain d'une autre nuit pour me posséder et s'emparer de mon âme. Est-il homme ou fantôme, dieu ou maléfice, je ne peux le savoir. Je sais seulement que l'embouchure de mon sexe n'a jamais connu d'assaut semblable à celui de ce regard qui transperce mon corps et qui me fait mourir et renaître chaque jour, en espérant qu'il m'emporte aussi loin que l'oubli le permette.

3. Par la seule force de ma foi j'ai créé une Église dont je suis le Garant et la Vérité, le Juge et le Bourreau. En ma présence, les princes de l'Europe tremblent, leurs hérauts et ministres se traînent comme des chiens, parce que je suis la Terreur, le seul fouet qui arrache les hommes au péché et sépare la vertu de l'immondice.

J'ai mis Genève à genoux et un jour tomberont Rome et son faux Prophète. Entre-temps, hommes et femmes obéissent à mes ordonnances, respectent mes interdictions et apprennent à vivre dans la crainte de Dieu, que je sers et

représente. Rien n'échappe à mon regard qui voit tout et devine, tout débusque et dénonce. À l'heure du crépuscule, lorsque pour défendre la vertu chacun doit rester chez soi, alors, mes yeux voient même l'invisible. Je peux voir la veuve se caresser dans la solitude de sa chambre, l'ivrogne cacher sa bouteille sous le plancher, le commerçant chuchoter des blasphèmes entre ses dents, le vieillard se gaver de sucreries et de gâteaux jusqu'à s'étouffer, ceux qui oublient leurs prières et ceux qui s'endorment pendant le culte. Je les surveille tous et je les garde dans ma mémoire parce qu'à chacun viendra son heure. Que dois-je faire alors de moi-même qui impose à tous le joug de l'obéissance, et suis le premier à lui soumettre ma vie et mon destin, puisqu'il ne se trouvera aucun juge pour me condamner plus sévèrement que je ne le fais moi-même chaque jour, m'obligeant, sans relâche, sans la moindre nourriture, à un travail auquel dévoué je donne mon sang.

Si je ne parviens pas à résister à son appel, s'il ne se lève plus un jour sans que j'attende la tombée de la nuit pour m'enivrer de l'odeur de sa peau et de sa salive, si l'acier acéré de ma discipline s'use en tentant de briser cette chaîne qui a fait de moi l'esclave de l'atroce vision qui me fait mourir, il ne me restera plus qu'à m'arracher les yeux cherchant apaisement dans la cécité, à moins que je ne trouve le moyen de finir avec cet incube qui détruira mon Œuvre.

4. Silencieux et respectueux du tracé dessiné par les hommes et bien que le crépuscule ne permette pas de voir comment il emporte avec lui le reflet du ciel plombé du nord, le Singel se glisse léchant les barcasses et les maisons flottantes. Autour du pont de Oude Leliestraat, un rassemblement de curieux s'est formé qui ne veulent pas manquer le sauvetage du noyé. C'est une femme, dit-on, que l'eau a rendue bouffie et blanche comme la neige à tel point qu'on ne peut plus admirer la beauté nue dont elle jouissait comme en témoignent ceux qui l'avaient vue

derrière une vitrine, en reine de la nuit et fétiche du péché, morte d'amour pour des yeux venus du chercher du passé afin de l'emporter très loin, aussi loin que l'oubli le permette.

**Gustavo Dessal**

Madrid, 2003

### Auteur

Gustavo Dessal est psychanalyste, AME (Analyste membre de l'École) de l'Association Mondiale de Psychanalyse, et écrivain. Il a publié la nouvelle « Operación Afrodita », et celle que nous publions aujourd'hui paraîtra prochainement dans un nouveau livre.

### Traduction

**Susana Adami**

### Note

1. Expression très souvent employée dans la Bible. (N de T)

### Remerciements

Nos remerciements à Nathalie Georges-Lambrichs, directrice d'Élucidation, pour son autorisation à la publication de la nouvelle de Gustavo Dessal, parue pour la première fois dans *Élucidation* n° 10 : « Vies épinglées », verbier, sous le nom : « de Calvin à l'incube ».

## St Augustin à l'incube

« Je demande à mon tour d'où viennent les images qui apparaissent dans les songes, chose que l'âme éprouve tous les jours », s'interroge Saint AUGUSTIN<sup>1</sup> au début du 5<sup>ème</sup> siècle.

A partir de sa conversion au Christianisme suite au rêve de sa mère Monique, rêve à qui il attribue de ce fait une valeur prophétique, Saint Augustin, Père de l'Église, développe une conception du rêve qui dominera l'Église jusqu'au XVII<sup>ème</sup>, conception emprunte de méfiance à l'égard de toutes les manifestations démoniaques dont le songe est l'objet, à l'exception des rêves prophétiques et véridiques envoyés par Dieu, dont son expérience témoigne. Aussi le Malin serait-il l'incube qui ravit Calvin, celui qui fit « de moi l'esclave de l'atroce vision qui me fait mourir » et qui menace son oeuvre.

Or Saint Augustin s'interroge sur le **consentement donné pendant le sommeil**: « Certains vont jusqu'à rêver qu'ils ont un commerce charnel ou contre leur gré ou encore contre les bonnes moeurs. Ces rêves ne surviennent que parce que, déjà pendant la veille, nous nous représen-

tons ces images, non avec la complaisance du consentement mais à l'occasion d'une conversation qui, pour une raison quelconque, a porté sur de tels sujets.[...] Or, l'image qui se produit dans la représentation de celui qui parle apparaît dans le rêve avec un tel relief qu'on ne la distingue plus d'une véritable union charnelle, si bien que la chair aussitôt s'émeut et que s'ensuivent les effets qui sont la conséquence ordinaire de ce mouvement. En cela il n'y a pas davantage péché qu'il n'y a péché à parler de ces choses à l'état de veille : car on ne peut en parler sans y penser. »

L'image spirituelle du songe a un effet de réel, un effet de corps qui soustrait au sujet sa responsabilité: pas de péché pour le rêveur jouissant. Le péché est lié au consentement, au dire « oui » à la jouissance. Rien de tel pour Saint Augustin dans le rêve puisque le sujet est sous emprise, hors de lui-même.

Dans la nouvelle de Gustavo Dessal<sup>2</sup>, l'auteur prête à son personnage de fiction appelé Calvin non sans référence au père du protestantisme,

il lui prêt donc une incube d'une grande beauté dont la vision le ravit, ravissement au sens que Lacan donne au ravissement de « Lol V. Stein », de Marguerite Duras. Mais grâce au jeu que permet la fiction littéraire auquel se livre l'auteur, psychanalyste de surcroît, l'incube est jouie en miroir par ce même Calvin; l'incube, Calvin est allé la chercher. Elle est à lui, cette « atroce vision », il la fait naître et mourir chaque jour. Elle est son objet. Elle, cette « reine de la nuit », cette « fétiche du péché » est ravie par ces yeux qui sont venus « pour me posséder et s'emparer de mon âme ». Ballottée par les atermoiements de Calvin, elle devient, elle, jadis belle comme Blanche neige, un objet déchu, rejetée par l'eau, bouffie par le trop plein de jouissance.

Ainsi ce point de réel, cet effet de corps dont parle Saint Augustin n'est-il pas ce point, ni lieu ni temps, où le sujet est hors de lui, hors du temps du consentement, ravi par l'objet de sa jouissance, au point de s'y confondre, point où, le temps du songe, Calvin et l'incube se noient dans la volupté des retrouvailles impossibles pour le sujet.

Le malin ne serait-ce pas l'incube qui ravit Calvin qui ravit l'incube ? Revenons à la question de Saint Augustin éclairée par la nouvelle de Gustavo Dessal :

D'où viennent ces images du rêve ?... **Des images volées à l'oubli...**

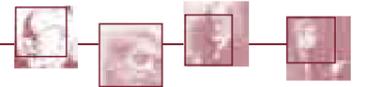
## Dominique Texier

psychanalyste et psychiatre à Thonon-les-Bains

### Notes

1. *La genèse au sens littéral*, Saint Augustin, Paris, Desclée de Brouwer, 1972, Livre XII, pages 369-371.

2. *Jean Calvin, le regard de la bête*, G. Dessal, Élucidation, vies épinglées, verbier



## L'incube et la psychanalyse: quelques notes

Pour la psychanalyse, la figure de l'incube ou du succube est étroitement liée au cauchemar : « c'est être qui pèse de tout son poids opaque de jouissance étrangère sur votre poitrine, qui vous écrase sous sa jouissance », nous dit Lacan dans son séminaire X sur l'angoisse<sup>1</sup>.

D'où surgit ce fantasme qui vient hanter nos nuits ? Pour Freud<sup>2</sup>, il y a dans l'angoisse un noyau « étrangement inquiétant » (*unheimlich*) qui vient du plus familier du sujet, du plus intime de son être. Comme souvent chez lui, Freud va puiser dans la littérature de quoi illustrer ses hypothèses. Dans la nouvelle de E.T.A. Hoffmann, « Le marchand de sable », l'angoisse tourne autour de la perte des yeux, donc de l'angoisse de castration infantile nous dit Freud. Mais il ne reste pas sur cette confirmation du complexe de castration sinon qu'il va plus loin et continue avec ce « maître inégalé de l'étrangement inquiétant » comme Freud appelle Hoffmann, pour se pencher sur une autre nouvelle « Les élixirs du Diable » et la question du double. Si Freud explique dans un premier temps sa conception du double par les identifications à un moi étranger comme source de clivage et de dédoublement du moi, il prend soin d'éclairer dans une note de bas de page que « l'opposition mise à jour par la psychanalyse est entre le moi et le refoulé inconscient » et non comme « les vulgarisateurs de psychologie pensent, entre l'instance critique et le reste du moi ». (L'instance critique étant,

bien entendu, le surmoi.) Le facteur de répétition du même est pour Freud la source du sentiment d'inquiétante étrangeté, et ce qui retourne émane des motions pulsionnelles qui se placent au-delà du principe de plaisir. Le retour du même est pour lui le retour du refoulé.

Cette figure du double pour Jacques Lacan surgit de notre image dans le miroir: l'image spéculaire. Quoi de plus effrayant que notre regard qui se voit dans le miroir et qui commence à ne plus nous regarder nous-mêmes ? Le sentiment d'étrangeté qui est la porte ouverte sur l'angoisse peut commencer avec ce regard qui s'échappe de notre image spéculaire et qui flotte autour de nous comme un œil universel. Alors, l'angoisse « n'est pas sans objet », même si c'est un objet que l'on ne voit pas; le « pas sans » étant une manière d'indiquer l'objet entre être et avoir.

Si Lacan fera du regard un des objets pulsionnels, un « objet a », le statut de cet objet est antérieur à la constitution de l'objet commun, celui qui est partageable, celui qui est offert sur le marché. La bande de Moebius (sans dedans ni dehors) viendrait illustrer cette transformation de l'image spéculaire dans l'image étrange et envahissante du double. Ce fantôme qui tourne le dos et qui quand il se retourne n'est que moi-même, Lacan choisissant dans la littérature « Le Horla », de Maupassant, pour rendre compte de son propos.

Mais, la condition de l'incube est aussi d'être liée à la figure du Sphinx, figure de l'énigme, être questionneur. Aspect que Freud avait aussi mentionné dans l'article cité ci-dessus quand il parle de la question que se posent les enfants sur les poupées comme objets animés ou inanimés. Lacan fera de l'énigme une question sur le désir de l'Autre (che vuoi?, que me veux-tu?) structurant le rapport de l'homme au désir et à la demande, cette dernière étant une forme réduite de la question. Quoi de plus *unheimlich*, continue Lacan, que de voir s'animer la statue divine que nous regardions, de la voir devenir désirante. C'est l'œil qui permet de cacher le fait que sous l'objet désirable il y a un désirant.

L'incube donc entre objet pulsionnel caché par l'œil - regard qui s'échappe du mien pour devenir autre, aussi familier qu'inquiétant - et question énigmatique sur l'Autre. Figure de la mante religieuse évoquée par Lacan dans le même séminaire.

L'inquiétant apparaît dans la littérature comme dans le cinéma. Dans certains films « fantastiques », japonais notamment, le rapport privilégié du sujet passe par un des objets par excellence de notre modernité : l'ordinateur. Nous voyons donc une scène où l'écran du PC s'allume tout seul, le protagoniste se tourne vers lui, le spectateur voit l'écran vide et entend le bruissement, le visage de l'acteur commence à se refléter dans

l'écran avec des contours flous pendant qu'il s'approche lentement, et nous attendons angoissés que quelque chose surgisse de l'au-delà à travers l'écran pour s'emparer du héros. C'est un moment de pure horreur où rien n'est montré; le moment d'après, la pièce est vide et l'écran éteint, le pire est déjà arrivé : plus de sujet.

Le psychanalyste à la différence du psychothérapeute saisit ces moments fugaces de disparition du sujet dans les lapsus, rêves, trébuchements de la parole, moments d'ouverture de l'inconscient, pour permettre à son analysant de se frayer un chemin à travers les identifications moïques vers cet objet qui le cause dans l'Autre et dans le monde. Objet perdu, objet manquant, objet incarné de nos pires cauchemars.

### Beatriz Premazzi

#### Notes

1. Séminaire X, « L'angoisse », Jacques Lacan, Seuil, Paris, mai 2004.

2. « L'inquiétante étrangeté », Sigmund Freud, Folio essais, Gallimard, Paris, 1985.

## L'anthropologue, le sauvage et l'incube

« Car le Blanc a joui trois mille ans du privilège de voir sans qu'on le voie, il était regard pur, la lumière de ses yeux tirait toute chose de l'ombre natale (...) »<sup>1</sup>

Longtemps l'homme blanc s'est cru invisible aux yeux de l'autre. Une économie du regard à sens unique s'est imposée avec la conquête du monde *civilisé* sur le monde *sauvage*. Seul l'Occident avait alors le droit de voir et de connaître, d'observer à sa guise sans être à son tour regardé et jugé.

Devenir un observateur invisible, seul « loin d'autres Blancs, au beau milieu des indigènes », B. Malinowski, considéré comme l'un des fondateurs de l'anthropologie moderne, en a sans doute rêvé lorsqu'il partait à la rencontre des « Argonautes du Pacifique Occidental ».<sup>2</sup>

Aussi se défendait-il d'être « un élément perturbateur dans la vie tribale » qu'il entendait étudier, se comparant plus volontiers à un chasseur, capable de « talonner sa proie, la diriger vers les rets et la poursuivre jusqu'en ses derniers retranchements ».<sup>3</sup>

« Voir, mais en évitant d'être ravi ou d'avoir le regard capturé (...) »<sup>4</sup>

Si le vocabulaire de l'anthropologue emprunte parfois au langage de la chasse, il dissimule mal la supercherie. Derrière la ruse apparaît l'ombre du traqueur, aussi invisible que l'assassin caché derrière le rideau du salon.

Malinowski le reconnaît : « (...) ils savaient que je fourrerais mon nez partout, même là où un indigène bien éduqué ne songerait pas à s'immiscer, ils finissaient par me regarder comme une part et un élément de leur existence, un mal ou un

ennui nécessaires, atténués par les distributions de tabac. »<sup>5</sup>

Intrus dans la société de l'autre, chasseur compensant par ses largesses les désagréments de sa présence, sorte d'incube en quête « du centre profond »<sup>6</sup> d'une culture, l'anthropologue va être à son tour regardé, souvent à son insu, et associé, par l'autre, à la mythologie de l'étranger.

« On m'avait dit que Sampónero, c'était le Blanc ? »

« Oui, c'est son autre apparence, il en a deux : chrétien et vautour pope. »<sup>7</sup>

Comme dans la nouvelle de G. Dessal, on assiste ici à une inversion, qui est aussi une révélation: sous le regard de l'incube, l'autre se remet à voir et à parler.

Et le sujet observateur, dans son désir d'invisibilité, devient, par effet de réversion, un vautour, qui plane dans le ciel et nous épie, prêt à fondre sur nous.

Ce vautour est-ce bien le reflet de notre objet, le *sauvage*?

Par un effet de miroir, le regard porté sur l'autre est renvoyé, démultiplié, sous l'aspect d'un prédateur, d'un démon qui évolue à la frontière de l'humain et de l'inhumain, du visible et de l'invisible.

Dans les premiers temps de la rencontre, l'homme blanc fut assimilé à un esprit malin, un revenant, un mangeur d'âmes ou un thaumaturge, aussitôt intégré dans l'univers de la sorcellerie, des mythes et des croyances magico-religieuses, thèmes qui, précisément, jalonnent toute l'histoire de la pensée socio-anthropologique de

Tylor à Frazer, de Mauss à Lévi-Strauss.

« Le désir induit la pratique de l'observation », écrit Affergan<sup>8</sup>, et l'observation de l'autre induit l'analogie, la ressemblance, le mimétisme: « Pour que l'anthropologue reconnaisse l'Autre, il doit le faire devenir sien. »<sup>9</sup>

Mais quelque chose échappe toujours à l'observateur et le sujet n'est jamais le parfait reflet de son objet. Quelque chose se perd dans l'autre, qui reste irréductible et que l'incube n'aura jamais.

« L'Autre ne gît pas au fond de moi, tapi dans les recoins de l'inconscient. Croire cela serait la meilleure manière de ruiner toute anthropologie », prévient Affergan.<sup>10</sup>

Et comme dans le 4<sup>e</sup> rêve de Gunter Eich, deux explorateurs blancs partis en expédition en Afrique acceptent mal de devenir la curiosité des porteurs noirs qui les accompagnent. Alors qu'ils réfléchissent comment ils vont faire pour se débarrasser du cuisiner qui ne cesse de les regarder en ricanant, celui-ci leur fait manger une racine étrange qui leur fait tout oublier.

Alors qu'ils errent dans la jungle, perdus et abandonnés :

« - Magnifique, dit l'un, voilà une expédition qui a atteint son but ! »

« - Mais où sommes-nous ? »

« - Là où nous avons toujours été. »<sup>11</sup>

**Sylvain Froidevaux**  
docteur en Sciences sociales

#### Notes

1. Jean-Paul Sartre : « Orphée noir » préface à Léopold Sédar Senghor, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Paris, PUF, 1948, page 229.

2. Bronislaw Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental*, Paris, Gallimard, 1963 - titre original: *Argonauts of the western Pacific*, page 62.

3. *Les Argonautes*, op.cit., page 65.

4. Francis Affergan, *Exotisme et altérité*, Paris, PUF, 1987, page 161.

5. *Les Argonautes*, op.cit. page 64.

6. J. Clifford, « De l'autorité en ethnographie » in *L'Ethnographie*, Tome LXXIX, n° 90-91 (1983-2), page 96.

7. « Sampónero, vautour blanc » à propos d'un mythe *matsiguenga*, folklore *Arawak* préandin, in France-Marie Renard-Casewitz, *Le banquet masqué. Une mythologie de l'étranger*, Paris, Lierre et Coudrier Editeur, 1991, page 150.

8. *Exotisme et altérité*, op.cit., page 58.

9. *Op.cit.*, page 257.

10. *Op.cit.* page 193.

11. Gunter Eich, « Traüme », in « Fünfzehn Hörspiele » *Suhrkamp Taschenbuch 1975 (1950)*, ma traduction.

# Lectures critiques

## Sur le livre de Jorge Aleman : « Derivas del discurso capitalista »

Le livre de Jorge Aleman, « Dérives du discours capitaliste »<sup>1</sup>, paru en 2003 à Malaga, étudie les conséquences de ce que Jacques Lacan a appelé « le discours capitaliste ». Il ne s'agit pas tant des « dérives » de ce discours, mais bien plutôt de la confirmation de la thèse de Lacan, selon laquelle le discours capitaliste est le type de lien social qui promet au sujet d'échapper à la castration. A entendre par là non la castration au sens imaginaire (séparer une partie du corps), mais au sens symbolique : le sujet étudié par la psychanalyse est le sujet d'un « choix forcé ». Le sujet de l'inconscient est un sujet devancé par un ordre symbolique qui le dépasse : ce n'est qu'après-coup qu'il constate quelle est sa propre place dans le choix opéré par l'inconscient. Ainsi, ce sujet est divisé (par ses symptômes, ses lapsus, ses rêves, son comportement), mais il ne saurait pas ne pas être responsable de cette division : par exemple, il a honte de ce qu'il a rêvé, fait, dit, etc. Or, le discours capitaliste promet à ce sujet souffrant de cette division, de *suturer* cette béance. Le discours capitaliste est ainsi solidaire de la coupure qu'introduit la science moderne : sans les machines et les usines (la technologie), pas d'accumulation de capital. Celui-ci promet de compenser toute béance, division, etc. L'argent fera le bonheur « pour tous », dans cette éthique qu'on appelle l'utilitarisme (Stuart Mill). Pour « tous » en général et pour personne en particulier : or, la psychanalyse pose que ce qui coïncide se trouve dans le « particulier » et que ce qui se trouve être le bien pour autrui est peut être mon mal... Par-dessus le marché, le « Mal » ne semble pas être un accident, mais plutôt une substance, comme diraient les philosophes : c'est dire que les camps de concentration nazis, par exemple, ne sauraient être un accident de l'histoire – cela était écrit dans ce même discours de la science où la ségrégation est le maître mot. Ce sont ces grands axes qui serviront de balises à la lecture du livre de J. Aleman, car une attitude non dupe quant au Mal et au « pathologique » semble être un point de départ nécessaire à toute lecture « moins bête ». Le livre commence par un hommage à Sartre, que l'on pourrait résumer par le titre d'un des chapitres : « Etre juste avec Sartre ». La perspective d'Aleman est intéressante, car il présente à Lacan comme « l'antidote » contre Sartre : en effet, s'agissant du

thème du décisionisme (terme qui a fait couler beaucoup d'encre), il paraît clair que la « surdétermination » de la combinatoire signifiante, soit l'inconscient lacanien, est aux antipodes de la « liberté » et de la « décision » sartriennes où je prends en main mon existence. Aleman rappelle l'idée de Lacan selon laquelle « de notre position de sujet, nous sommes toujours responsables ». Cette question est abordée par l'auteur lorsqu'il explore le concept sartrien de « mauvaise foi ». La « mauvaise foi » s'inscrit dans le déterminisme, mais ceci n'a justement rien à voir avec celui de la chaîne signifiante évoquée ci-dessus : il en est même son déni. Aleman reprend les propos de Sartre : « Quiconque veuille chercher des excuses pour justifier sa vie à partir d'un supposé déterminisme, est déjà dans la mauvaise foi » (p. 16). Il est intéressant de voir les exemples de « mauvaise foi » donnés par Aleman : « en réalité, ceci m'arrive en raison de ma génétique : je produis moins de sérotonine que la norme » (p. 17). Mais ce qui est essentiel de comprendre, écrit Aleman, c'est que Sartre ne nie pas ces déterminismes (la diminution de la sérotonine, si nous suivons l'exemple donné par Aleman), selon lui l'essentiel c'est la « position du sujet » face à ses prétextes et à ses choix de vie. Ainsi, un homosexuel voudra justifier son homosexualité à travers l'homosexualité grecque, au lieu de rendre compte de son choix en matière de jouissance sexuelle : mauvaise foi. Ceci dit, rappelons aussi que Lacan appelle cette mauvaise foi, la « canaille ». Nous pouvons trouver aussi des exemples de cette canaille du côté des spécialistes : « votre problème c'est la sérotonine », etc. Quant à Lacan, la question du choix et du déterminisme peut s'énoncer, nous l'avons dit, ainsi : « le sujet est divisé par son inconscient, mais dans le même temps, il est responsable de sa propre division ». Donc, pour Lacan il n'y a ni « décision » ni « déterminisme », mais bien plutôt « choix forcé ». Mais ce qui doit nous intéresser dans le parcours du livre d'Aleman, c'est la manière de traiter cette « mauvaise foi », car il nous rappelle que l'opposé, chez Sartre, de la mauvaise foi c'est l'angoisse. Celle-ci montre qu'il n'y a aucune possibilité pour le sujet de choisir qui puisse lui être donnée par l'autre. Il ne s'agit pas, écrit Aleman, du sujet qui réunit toutes les données du problème et puis, les mets sur papier, délibère et choisit la voie la plus

**Courrier des lecteurs**  
Les personnes qui désirent contacter la rédaction du journal pour exprimer leur opinion, pour présenter un article ou pour tout autre renseignement peuvent le faire à l'adresse ci-dessous.

**Adresse de la rédaction**  
Olivier Salamin  
ENCORE la psychanalyse  
Rte de Châloie 22  
3973 Venthône  
e-mail : osalamin@netplus.ch  
Tél. : ++41 (079) 274 54 31

convenable, bien au contraire : « c'est le choix à faire qui le constitue comme sujet » (p. 17). Bien avant qu'il mette sur papier quoi que ce soit, il y a un choix qui a déjà opéré. C'est de cette manière, selon Aleman, qu'il faut entendre l'idée de Sartre « le sujet peut toujours choisir », ce qui nous rappellera le lemme lacanien : « le sujet est toujours heureux », car dans ses ruminations symptomatiques, il accomplit inexorablement un désir inconscient. Pour finir cette réflexion, Aleman rappelle l'opposition heideggerienne classique (« L'Etre et le Temps ») entre la peur et l'angoisse : la peur est soulagée du fait d'avoir un objet (on a toujours peur « de quelque chose »), tandis que l'angoisse, comme le dit Heidegger, ne sait pas pourquoi elle angoisse. Cette idée nous évoque inévitablement la connexion qu'établit Lacan entre l'angoisse et l'objet « a » : non pas un objet, mais plutôt le manque de tout objet qui soit imaginabilisable dans le narcissisme. Dans l'expérience clinique l'angoisse

ne trompe pas : elle est au-delà des identifications du sujet, du conte qu'il se raconte lui-même et qui le fait tenir – dans son symptôme.

Dans le livre d'Aleman, nous lirons aussi un chapitre sur « Le 11 septembre et la guerre qui est en train de venir », où l'auteur avance des thèses fortes, comme par exemple : « L'Islam a incorporé la technologie, mais sans que ceci s'accompagne les impasses du sujet de la science (...) cette incorporation est absolue » (p. 31). Nous pouvons expliquer ainsi que dans le monde de l'Islam la technologie sert à la cause de Dieu, alors qu'en Occident la première suppose l'exclusion du deuxième. Aleman finit ce chapitre par cette phrase : « Les guerres qui viennent n'objectent pas le Capitalisme, mais il discutent la manière de l'habiter » (p. 31). Nous trouvons aussi un chapitre essentiel du livre intitulé « Notes sur la peur et l'angoisse (entre Heidegger et Freud) », qui travaille à nouveau le thème de l'angoisse – ceci tombe à pic, si l'on considère que le

séminaire sur « L'angoisse » de Lacan vient d'être publié.

N'oublions pas dans cette petite note les autres chapitres du livre : « Notes sur Lacan et Foucault : Le « constructionnisme », un interview à l'auteur fait par Judith Miller, ainsi qu'un débat de Jorge Aleman avec Ernesto Laclau, spécialiste en philosophie politique à l'Université d'Essex, en Angleterre.

Le livre de Jorge Aleman réunit psychanalyse et politique, traite à la fois des questions cliniques et philosophiques. Il présente la psychanalyse, selon les dire de Lacan, comme « une politique du symptôme ».

**Juan Pablo Lucchelli**

### Référence

1. Aleman, Jorge, *Derivas del discurso capitalista. Notas sobre psicoanálisis y política*, Miguel Gomez Ediciones, Malaga, España, 2003.

## Programme d'Etudes Cliniques de Lausanne

inscrit dans le cadre de l'Institut du Champ Freudien, sous les hospices du département de psychanalyse de Paris VIII.

8 sessions les lundis de 16h00 à 20h00: présentation de malades - élaboration de la pratique - présentations théoriques

Coordinateur: François Ansermet - Secrétaire: Juan Pablo Lucchelli - Enseignants: Philippe Lacadée, Bordeaux; Jacques Borie, Lyon; Guy Briole, Paris; Juan Pablo Lucchelli, Genève; François Ansermet, Lausanne

Les admissions se font sur dossier et entretien préalable - Les demandes sont à adresser d'ici le 15 novembre 2004 avec lettre de motivation et CV à : François Ansermet, Hôpital Nestlé, av. Pierre Decker 5, 1011 Lausanne-CHUV, avec copie à Juan Pablo Lucchelli, Ch. François Lehmann 6, 1218 Grand-Saconnex

dès janvier 2005